

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 15 (1909)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1760-1763
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 150: Brief Nr. 150
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

florins. On m'assure même que M. Schulthess gagne toutes les années 15000 florins.

D'ailleurs tout marchand qu'il est c'est un fort honnête homme qui a de beaux sentiments, qui aime beaucoup les lettres et surtout les gens de lettres. La fille qu'il donne à M. votre fils est sa mignonne, il a fait tout ce qu'on peut faire pour lui donner une excellente éducation. Elle est fort litérée, après cela elle a acquis des agréments pardessus ceux que la nature lui a donné. Elle entend bien la musique et chante très bien des aries italiennes.

Peut-être que je serai la semaine prochaine à Berne, très fâché de ne pas y trouver les personnes du monde que j'ambitionne le plus d'y trouver — vous et Madame votre épouse.

Br. ce 10 Octobre 1761. Zimmermann.

Si dans 8 jours vous voulés me faire l'honneur de repondre à cette lettre je vous prie de l'adresser au Dr. Z. logé dans la maison de M. *Effinger* de Wild-eck, ancien gouverneur de la Stift.

150.

(Bern Bb. 20, Nr. 137.)

J'ai passé quatre semaines à Berne avec une satisfaction inexprimable. Je suis content et satisfait de tout le monde ; j'ai fait une infinité de connoissances, et j'ai à me louer de toutes. J'ai beaucoup pratiqué aussi et bien plus agreablement et plus gracieusement qu'ici. Il est vrai que les apoticairees m'ont pris pour un ignorant, puisque je donnois

le Quinquina dans quantité de maladies; mais je me moque des apoticairees puisque le Quinquina guerit mieux qu'aucune de leurs drogues. Quantité de personnes et du premier rang ont voulu m'engager de rester à Berne; on a voulu lever pour moi des souscriptions et mes amis ont calculé déjà 60. J'ai remercié, j'ai fait des reverences, je me suis recommandé — et j'ai dit que j'y penserai trois ans. En attendant j'irai toutes les années une fois à Berne et j'acheverai mes ouvrages à Brugg.

Que pensés-vous de ce projet Monsieur? Je n'ai aucune espee de fortune par devers moi à Brugg, la vie y est insipide, ennuyante au possible, mais je puis travailler et je le fais constamment. A Berne je pourrois au moins avoir des esperances; j'y ai quantité d'amis et même des amies. Mais il n'y seroit guères question d'études longues et serieuses. Je pourrois repondre en plein aux devoirs du praticien vis à vis du malade, mais très superficiellement vis à vis de moi-même.

M. *Hilfer* est incontestablement le medecin le plus employé dans Berne; il n'y a rien à faire pour moi aussi longtems qu'il y est, mais s'il partoit je ne balancerois guères un instant. M. *Ith* a tout le merite possible, et je crois que je pourrois bien vivre avec lui. M. *Langhans* dit à tout le monde qu'il se moque de la pratique. M. *Rosselet* a sur mon ame l'air d'un medecin du 16. siecle; il abreuve les malades de remedes et à mes yeux il scait bien peu ce qu'il fait; il dependroit de lui d'être mon ami ou mon ennemi. MM. *Herzog* et *Wittenbach* sont generalement les medecins du peuple. Ils se-

roient mes ennemis et je me moquerois d'eux. On ne parle pas de M. *Steck*. Les chirurgiens qui ont plus de credit à Berne que les medecins seroient sans doute mes ennemis aussi, je les estimerois pour leur art, mais quant à la medecine je scaurois leur repondre dans des tems de guerre entre nous. Enfin si vous voulés tous ces messieurs me verroient peutêtre de mauvais oeil; à la bonne heure. J'ai assés d'amis en etat de me consoler d'une pareille disgrace, et assés de patrons en etat de me soutenir contre eux. Au reste je serois pliant, courtisan, politique, intrigant, et avant tout fidèle à mon devoir.

J'ai loué, proné, recommandé au de la de toute expression M. *Ith* dans quantité de bonnes maisons.

Il m'en a bien couté de me faire depuis mon retour au sejour de Brugg; aussi ai-je presque toujours été malade, abattu, enervé de corps et d'esprit. Tout jusqu'à notre accent me déchiroit l'ame. Au reste la pratique est d'abord revenu et j'ai travaillé dès mon entrée comme par le passé.

On nous comble de bontées, d'amitié et de politesse à Wildenstein. Je suis au desespoir que ma propre maladie et depuis celles des autres m'ayent empêché jusqu'ici de m'y rendre.

Peutêtre êtes-vous à Berne Monsieur. On veut absolument que vous soyés non pas Président mais conseiller. Au moins je crois que vous avés à Berne plus d'amis que jamais, et ces amis se proposent de tout faire pour vous.

Honorés - moi d'une reponse s'il vous plait, et faites moi la grace de me dire net ce que vous

pensés sur la sagesse ou la folie de mon projet ou plutôt de celui de mes amis et patrons.

Brugg ce 5 Dec. 1761.

Zimmermann.

151.

(Bern Bd. 39, Nr. 130.)

L'impossibilité de vous dire quoi que ce soit qui puisse vous intéresser m'a fait tomber vingt fois la plume de la main. J'ai voulu et j'ai dû répondre à la lettre dont vous m'avez honoré le 11 Dec. 61 et je ne l'ai pu jusqu'à ce moment que le devoir me fait oublier ma faiblesse.

Je vous rends mille grâces pour les deux copies de la Réponse générale qui seroit la dernière si les hommes écoutoient autant la vérité que leurs préjugés et leurs passions. Il y a une force et une vérité dans tout ce que vous dites dans cet ouvrage que je ne comprends pas comment les hommes tels qu'ils sont refusent à s'y rendre. J'ai gardé une de ces copies pour moi et j'ai donné l'autre à M. Hirzel qui en a été enchanté.

L'idée d'aller s'établir à Berne n'est pas aussi forte que vous paroissés le croire. On aime à se faire des illusions quelquefois parcequ'on est quelquefois heureux par ces illusions. Mais pour vous dire la vérité je ne pense plus à cet établissement depuis que j'ai eu l'honneur de vous en parler.

Je me suis ennuyé à Brugg d'abord après mon retour de Berne, puisque j'ai cru que l'homme devoit avoir quelques distractions. Je n'en ai point